

URBAN LEGEND. LES OMBRES DE LA VILLE RACONTÉES PAR LE CINÉMA.

3

Auteur : Thierry Cormier

Rédacteur en chef : Bruno Follet

Depuis les années 1920, la ville moderne a fasciné l'ensemble des artistes du XX^{ème} siècle. Nombreux sont les réalisateurs qui ont pris la ville comme toile de fond, sujet ou personnage de leurs films qu'ils soient expérimentaux ou de fiction. Le cycle cinématographique *Urban Legend* accompagne l'exposition du LaM intitulée *La Ville magique* (29.09.12 > 13.01.13) et propose de voir comment les réalisateurs, tout comme les peintres, photographes ou sculpteurs, ont traduit les fantasmes et les craintes que la ville moderne semble susciter et concentrer.



« Les rues étaient sombres d'autre chose que la nuit. » (Raymond Chandler)

La ville regorge d'histoires, réelles ou imaginaires. Au détour d'une rue, au hasard d'une fenêtre ouverte, sur le panneau d'une façade, dans la vitrine d'un magasin, au pied d'un building ou en haut d'un escalier s'écrivent des milliers de récits auxquels le citadin pressé ne prête plus attention, et pourtant !... Il en est le héros éternel, figure anonyme dans la foule des sans-visages ; il incarne mieux que le monstre ou le super-héros ces mythes et légendes urbaines dont les origines sont à chercher dans le vieux continent ravagé par la Première Guerre mondiale.

De Berlin à Paris, de l'expressionnisme au réalisme poétique, le cinéma européen investit la ville d'une coloration noire et fantastique. Les savants fous, vampires et autres génies du mal s'effacent au profit d'un criminel bien plus dangereux : l'homme de la rue. Le docteur Mabuse, Nosferatu ou Fantômas avec leur irréprouvable soif de pouvoir absolu et d'asservissement du monde, laissent peu à peu la place à des ouvriers sans emploi, des amoureux éconduits ou de simples marginaux sans autre dessein qu'un impossible combat contre la fatalité sociale et la corruption urbaine. Personnages duels et schizophrènes, ils sont les ombres de ces « villes lumières » en quête d'identité et de vérité.

Quel que soit le genre ou la forme (fantastique, film noir, science-fiction, drame social ou essai documentaire), le cinéma s'est ainsi attaché à mettre en scène les cités de l'entre-deux-guerres qui, malgré leurs innovations et leurs attractions ostentatoires, ne pouvaient s'élever qu'aux côtés des bas-fonds et des logements miteux où persistaient les traumatismes de la Grande Guerre et de la crise économique. Indissociablement liées à cette entité urbaine, coincées entre la verticalité babélique et une perspective labyrinthique, de nouvelles figures ont fait leur apparition sur les écrans : femme fatale, détective, policier corrompu ou tueur psychopathe sont les arpenteurs d'une cité dont les rues portent les noms de « désir », « pulsion » et « vénalité ». Grand pourvoyeur de ces mythes et légendes modernes, le film noir, dans la lignée du fantastique, s'est chargé d'incarner en ombre et lumière la traque de ces « êtres qui se débattent dans un *no man's land* funéraire. (...) Un cérémonial d'initiation au cours duquel le spectateur traverse le miroir de la fiction et voit ses propres démons venir à sa rencontre. Le réel et le rêve s'y entrecroisent pour désigner la schizophrénie atavique révélatrice de la nature humaine. »⁽¹⁾

Il est alors normal que l'ombre et le reflet soient devenus les motifs récurrents de cette filature audio et visuelle, projetant des silhouettes anonymes au cœur de légendes urbaines qui composent le plan d'une métropole imaginaire, fascinante et inquiétante ; une ville magique qui a plus à voir avec la « magie noire » qu'avec une féerie qui n'a jamais vraiment eu lieu dans cette cité.

(1) Noël Simsolo, *Le Film noir, vrais et faux cauchemars*, éd. Cahiers du cinéma, 2005, p. 13.

Urban Legend est un projet réalisé en partenariat par le LaM Lille métropole, musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut, Cinéclique Nord-Pas de Calais, De la Suite dans les Images et Collateral. Ce projet s'inscrit dans le cadre de l'exposition *La Ville magique* (LaM), de *Regards Croisés*, action culturelle régionale du dispositif *Apprentis et Lycéens au Cinéma* (coordonné par Cinéclique Nord-Pas de Calais).



3^{ème} Mythe : LA FEMME AU PORTRAIT

Le théâtre de l'inconscient : double-vitrage

La Femme au portrait de Fritz Lang
(1945, États-Unis, noir et blanc, 99 min)
[Genre policier, film noir, thriller]

SYNOPSIS

Professeur à l'université, où il occupe une chaire en criminologie, Richard Wanley a l'habitude de retrouver ses amis, le docteur Barkstone et le procureur Frank Lalor, dans le club où ils passent ensemble leurs soirées. Un soir, alors qu'il contemple le portrait envoûtant d'une femme magnifique exposé dans la vitrine d'une galerie de peinture, Wanley découvre en reflet le visage d'Alice Reed, la jeune femme ayant servi de modèle à l'artiste. Celle-ci l'invite chez elle pour lui montrer d'autres œuvres du peintre. Mais leur tête-à-tête est interrompu par l'amant d'Alice qui, jaloux, se jette sur le professeur. En état de légitime défense, Richard Wanley tue son agresseur...

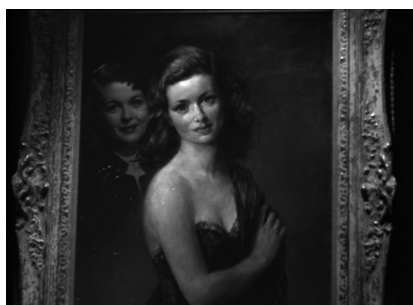
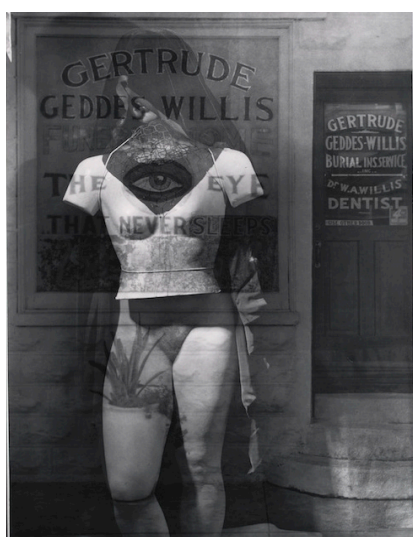


« Tout homme était un criminel en puissance. La monstruosité devenait banale, presque naturelle. On ne pouvait isoler ou circonscrire le monde du crime dans la jungle urbaine comme dans les vieux films de gangsters. Il était partout, juste sous la surface. Tel était le scénario favori de Fritz Lang – la réalité qui tournait au cauchemar. »

(Martin Scorsese)

Dans *La Femme au portrait*, la ville, par ailleurs peu exhibée (juste quelques portions de rues désertes), n'est pas qu'un décor statique. Elle est au contraire un prolongement dynamique du trouble du héros, rejoignant ainsi l'une des caractéristiques du cinéma expressionniste. Chaque rue, chaque pièce enferment un peu plus le personnage, une claustration par le cadre qui l'isole du monde, transformant la ville en *no man's land* : littéralement une « terre d'aucun homme », mais pleine d'apparitions menaçantes ou inquiétantes. Le sentiment de culpabilité du héros, tout comme son désir sexuel, se manifestent à travers des incarnations presque fantastiques : matérialisation du portrait de la femme ou surgissement de figures policières. A partir d'une situation réaliste, l'infidélité d'un homme dont la femme et les enfants ont temporairement quitté la ville, se tisse un improbable enchaînement de circonstances réfutant tout réalisme au profit d'une réalité intérieure. Dès lors, le récit criminel à suspense se transforme en une exploration psychanalytique, dans laquelle les intérieurs des bâtiments figurent les lieux de l'inconscient. Tout le film est construit selon la logique narrative du rêve (ou du cauchemar !), un engrenage halluciné où la ville est envisagée comme un espace de projections.

Comme dans de nombreux films de Fritz Lang, les surfaces réfléchissantes ou déformantes sont multipliées. Miroirs, vitrines, fenêtres composent des cadres à l'intérieur du cadre où coexistent deux réalités – l'une intérieure (mentale) et l'autre extérieure (corporelle) –, une construction en vitrage qui favorise l'altérité perceptive d'un monde dédoublé habité par des personnages duels.



Fiche technique

Titre original *The Woman in the Window*

Studio de production Christie Corporation, International Pictures

Réalisation Fritz Lang

Scénario Nunnally Johnson

D'après le roman de J.H. Wallis

Musique Arthur Lange

Image Milton R. Krasner

Son Frank McWhorter

Montage Gene Fowler Jr., Marjorie Fowler

Production Nunnally Johnson

Direction artistique Duncan Cramer

Décor Julia Heron

Costumes Muriel King

Effets spéciaux Paul K. Lerpae, Harry Redmond Jr.

Effets visuels Vernon L. Walker

Interprétation

Pr. Richard Wanley Edward G. Robinson

Alice Reed Joan Bennett

Frank Lalor Raymond Massey

Dr. Michael Barkstane Edmund Breon

Heidt Dan Duryea

Inspecteur Jackson Thomas E. Jackson

Mme Wanley Dorothy Peterson

Mazard Arthur Loft

Collins Frank Dawson

Dickie Bobby Blake

Légendes des illustrations :

1. Heinz Hajek-Halke, *Die üble Nachrede (La Médisance)*, 1932. Épreuve gélatino-argentique 34 x 27 cm. Berlin, Berlinische Galerie + Fritz Lang, *The Woman in the Window* : « L'inconscient en surimpression. » 2. John Clarence Laughlin, *The Eye that Never Sleeps*, 1946. Tirage au gélatino-bromure d'argent, 31,4 x 22,2 cm. New York, The Museum of Modern Art © Scala Florence + Fritz Lang, *The Woman in the Window* « Mise en abîme du monde. »